



## BRISÉS D'EXIL

O douce terre,  
Terre d'amour,  
Combien de fois depuis cette heure amère  
Où se leva du triste exil le jour,  
Combien de fois j'ai demandé tes grèves  
Aux blancs cailloux, aux flots sans nombre et bleus,  
Au sable d'or, où je courais sans trêves  
Du vent dans les cheveux !

Douce patrie,  
Beau sol natal,  
Combien de fois, quand la ville endormie  
N'avait plus même un bruissement final,  
Combien de fois, en respirant la brise  
Qui de tes bords apportait les senteurs,  
Je t'ai revue, ô vieille maison grise  
Témoin de jours meilleurs !

Je t'ai revu, l'âme rêveuse,  
Frêle petit ruisseau d'argent  
Où nous allions boire en passant,  
Avec la petite amoureuse.

O gai ruisseau, miroir d'azur,  
Où, penché, j'essayais de lire  
Ce qu'elle avait de gai sourire  
Dans son regard brillant et pur.

Ruisseau clair aux bords humides  
Tout plein de perles et de pleurs,  
Où la main dans la main, rêveurs,  
Nous nous disions des mots timides ;

Et toi de même, ô vieux sentier  
Moussu, courbé sur la colline,  
Longeant le grand bois où, mutine,  
Une voix semblait se moquer,

Quand le cœur plein de gaité folle,  
Revenant en bruyants essaims,  
Nous disions nos plus beaux refrains  
Le soir, au retour de l'école.

J'ai revu, tout plein de reflets,  
Ton dôme blanc, petite église  
Comme une sentinelle, assise  
Sur ton rocher aux flancs épais.

Temple saint où, chaque dimanche,  
A vos lois docile, ô Seigneur,  
J'allais prier avec ma sœur,  
Le front sans ride et l'âme blanche.

Tout entier, le cœur plein d'émoi,  
Je t'ai revu, mon cher village  
Quand elle frôlait mon visage,  
La brise qui souffle de toi !

Puis j'ai senti, comme un suaire,  
L'air de l'exil m'envelopper :  
Bien des cœurs d'or y vont tomber  
Dans l'exil, le grand cimetière.

Et lorsque plus tard il passait  
Morne, sur sa joue amaigrie  
Le vent d'exil, ô ma patrie,  
O mère ! ton enfant pleurait !

JOCELYN.

## FANTAISIE

## A PROPOS D'AMITIÉ



Quand, dans un parterre fleuri,  
une nouvelle tige vient à  
éclore, je suppose que les  
fleurs déjà épanouies se  
font un devoir de saluer,  
sans jalousie, et de fêter  
celle qui vient prendre sa  
part des baisers du zéphir  
et du papillon.

Est-ce que les fleurs du  
jardin du MONDE ILLUSTRÉ,  
elles aussi, n'accueilleront  
pas fraternellement le nouvel arrivé ? Je veux parler  
de Fleur de Genêt.

Pour ma part, si j'étais lys ou oeillet, je me ferais  
tout petit, s'il était nécessaire, pour avoir Fleur

de Genêt dans mon voisinage, parce qu'il a parlé  
d'amitié. Mais je ne suis pas l'habitant d'une  
plate-bande parfumée, tout de même, si je savais  
ne pas déplaire, je dirais à ce nouveau collabora-  
rateur : Bienvenu dans nos rangs.

Comme saint Bernard prêchant la croisade,  
prêchez nous l'amitié ; peut-être rappellerez-vous  
la foi dans bien des cœurs désabusés, peut-être ce  
suave sentiment vous devra-t-il d'être mieux compris,  
mieux apprécié.

C'est une noble et grande tâche que celle-là, et  
je voudrais pouvoir aider à son accomplissement,  
mais ma plume n'en a pas le courage ni la force,  
et le cœur me manque au souvenir d'amitiés pas-  
sées que j'avais cru devoir durer toujours.

Dois-je croire, pour cela, que l'amitié vraie  
n'existe pas ? Oh ! non, seulement, il ne devait  
pas m'être donné de rencontrer sur ma route ce  
trésor inestimable dont chacun parle et que, peut-  
être, personne ne connaît.

Si vous me connaissiez personnellement, lecteurs,  
vous penseriez certainement que, parmi ceux qui  
m'honorent du titre d'ami, il doit bien se trouver  
quelqu'un qui soit sincère et qui m'aime véritable-  
ment. Que je voudrais penser cela aussi, mais,  
hélas ! lorsque je songe à mes relations, en général,  
je suis tenté de m'écrier : Tout cela n'est que ca-  
maraderie, point d'amitié.

Pourquoi ces doutes viennent-ils m'assaillir ?  
Est-ce que moi je n'aime personne, est-ce que je ne  
justifie pas cet adage bien connu : " Juger les  
autres d'après soi-même " ? Franchement, je ré-  
ponds : Peut-être.

Il y a quelques jours, je relisais quelques vieilles  
pages de ma vie, elles dataient de 1889. Cette lec-  
ture donna naissance à la tirade suivante, que je  
copie de " mes mémoires " de la semaine dernière.

" Que de vieux souvenirs j'ai réveillés ! Com-  
bien j'ai revu de figures, les unes complètement  
oubliées, les autres encore vaguement présentes à  
mon esprit.

" Comme l'on change, dans un court espace de  
temps, et comme le cœur de l'homme est étroit  
puisqu'il ne peut conserver ses anciennes sympa-  
thies avec ses affections nouvelles.

" En lisant, parfois, un nom tombait sous mon  
regard et j'essayais en vain de me rappeler exac-  
tement les traits de celui qui le portait et pour-  
tant, c'était un ami, je l'aimais sincèrement alors,  
il m'apportait par sa présence ces mêmes émotions  
que je ressens aujourd'hui à la vue de... un tel  
et tel autre...

" Se pourrait-il donc que dans quatre années, à  
dater d'aujourd'hui, ces derniers auraient à leur tour  
fait place à d'autres amis (et voilà qu'après avoir  
douté des autres je n'ai plus de foi en moi-même)  
c'est bien possible, même probable, car quoique je  
n'aie jamais été aussi étroitement lié avec les an-  
ciens qu'avec ceux du jour, du moins, ils me ren-  
daient tout aussi bien ma sympathie. La sépara-  
tion est venue, l'on s'est oublié de part et d'autre  
et je suis convaincu que si du jour au lendemain,  
les hasards de la vie me séparaient de ceux qui  
occupent le plus ma pensée présentement, l'on au-  
rait bientôt relégué mon souvenir dans les brumes  
d'un passé si loin... si loin, que bien rarement,  
sinon jamais, on relèverait un coin du voile pour  
regarder au-delà, sur moi, l'ami disparu.

" J'espère bien que, de mon côté, je les oublie-  
rais aussi, mais ce ne serait pas sans que leurs  
traits aimés soient venus, des mille et mille fois,  
frapper à la porte de ma mémoire ; sans que ma  
pensée les ait souvent cherchés et suivis dans les  
lieux connus ou supposés qu'ils habitaient et fré-  
quentaient, ni sans que la plupart des événements  
qui nous ont unis, puis séparés, se soient retracés  
dans mon esprit.

" Oui, j'oublierais, mais ce ne serait pas sans  
souffrir de cette pensée qu'on aurait arraché des  
lambeaux de mon âme pour les laisser ensuite  
tomber dans le vide où ils seraient souillés de la  
boue de l'oubli.

" J'aurais d'autres affections, ah oui ! car l'on  
peut dire de cette âme mienne, comme des vête-  
ments du Christ : " Ils l'ont tirée au sort " et frag-  
ment par fragment elle s'en est allée, elle s'en va  
et elle s'en ira, jusqu'à ce que, épuisée, elle s'envole  
vers Celui qui lui a imposé ce long martyr de trop  
aimer qui ne comprend pas.

" L'amitié est-il donc une chose qui doit passer  
si vite, ou suis-je le seul qui ne puisse en conser-  
ver ? "

Un jour, je demandais à quelqu'un de me dire  
un moyen de rendre plus durable ce sentiment  
chez ceux que j'aime, il m'a répondu en trois mots :  
" Aime les moins... " Se pourrait-il qu'il eut rai-  
son ! J'ai peur de le croire et de devenir sceptique ;  
car il m'a été prouvé qu'il y a des amis qui se  
plaignent qu'on les aime trop.

\* \*

Après vous avoir laissé voir de bien folles im-  
pressions, voilà, lecteurs, que j'ai la fantaisie de  
vous raconter un songe que j'ai eu. Il y a de cela  
un peu plus d'un an.

C'était au lendemain d'une brillante soirée, pen-  
dant laquelle j'avais vu la plupart de ceux avec  
qui j'échangeais le nom d'ami. Chacun m'avait  
témoigné beaucoup de sympathie, aussi étais-je  
heureux de vivre, débarrassé que j'étais des doutes  
que j'avais si souvent entrevus contre l'amitié.

La tête dans mes mains, les coudes appuyés sur  
mon bureau, je m'assoupis pendant l'espace de  
trois minutes peut-être et voici ce que je vis : Un  
grand vieillard chauve et à longue barbe blanche  
s'approcha de moi, clopin clopan. Il tenait dans  
sa main gauche une grande sacoche de soie rouge  
ouvrage de perles de différentes couleurs ; dans  
sa droite une lyre aux cordes brisées et pendantes.

Après m'avoir donné le temps de le contempler  
un instant, il étendit les bras et, me regardant  
tristement, il me parla en ces termes :

— Je suis le dieu de l'amitié, je suis vieux et  
infirmes et de plus en plus délaissé. J'étais roi,  
j'avais une grande armée, je n'ai plus de royaume,  
plus de soldats ; il ne me reste que quelques ser-  
viteurs fidèles... Je te reconnais pour l'un d'eux  
et j'ai voulu te distinguer ; tiens, prends ceci—  
tendant la bourse—et tu ne seras plus exposé à la  
trahison. Je te donne le moyen de reconnaître les  
vrais amis parmi ceux qui n'en sont que l'ombre.

Puis, ayant déposé sa lyre brisée à mes pieds, il  
disparut. Surpris et ému, j'ouvre le sac et j'y  
trouve dix pièces d'or brillant et massif. Sur  
chaque pièce, un nom était gravé, et, les ayant  
alignées, je pus lire en toutes lettres les noms de  
mes dix amis les plus chers.

Ayant pensé aux paroles du vieillard, j'étais in-  
terdit, ne sachant ce que je devais faire pour  
reconnaître—comme il me l'avait dit—les vrais amis.

Je crus qu'il s'était moqué de moi et je fus at-  
tristé—il avait l'air si bon ! Enfin, me dis-je, l'or  
me reste, et il vaut quelque chose ; je voulus le  
faire glisser dans la bourse, mais, ô surprise, ce  
n'était plus des pièces d'or que j'avais devant moi,  
c'était un amas de paillettes de rouille qui crépi-  
taient sous mes doigts quand je les remuais pour y  
découvrir mon trésor... Hélas ! rien... pour-  
tant... oui, une pièce, la plus petite. Je l'essuie,  
la regarde, elle porte un nom... Celui de l'ami  
que, moi, j'aimais le moins...

Je compris que seul, il avait de l'amitié pour  
moi. Cette découverte, dans mon rêve, me fit ver-  
ser des larmes, et quand je fus éveillé je ne pus me  
défendre d'un certain malaise pendant le reste du  
jour... Mais je me dis que j'étais fou et, le len-  
demain, j'avais oublié ce songe comme tant  
d'autres, sans même essayer de l'expliquer à ma  
manière. Qui sait, peut-être l'avenir se chargera-  
t-il de cette explication ? Je le crois, il a même  
commencé, car j'ai eu plusieurs preuves d'affection  
de celui dont le nom est resté intact sur la pièce  
d'or, et plusieurs de mes autres amis me négligent  
et s'éloignent de moi, petit à petit ; les liens qui  
nous unissaient se sont desserrés, je ne suis pas  
loin de croire qu'ils sont devenus une charge pour  
quelques-uns d'entre eux, et que mon rêve va de-  
venir une réalité. Dieu sait que je ne le désire  
pas mais, si, décrets impénétrables, le sort de toute  
amitié est de passer, que les miennes passent et que  
sa volonté soit faite !

Pedro